

RBL 09/2007

Hamilton, Gordon J.

The Origins of the West Semitic Alphabet in Egyptian Scripts

The Catholic Biblical Quarterly Monograph Series 40

Washington, D.C.: The Catholic Biblical Association of America, 2006.

Pp. xxv + 433. Paper. \$18.00. ISBN 091517040X.

Youri Volokhine
Université de Genève
Geneva, Switzerland

Comme l'écrivait Benjamin Sass il y a près de vingt ans, l'invention de l'écriture alphabétique au cours de la première moitié du 2^e millénaire av. J.-C. constitue «one of the most important cultural achievement made in the Old World», tout juste après l'invention de l'écriture elle-même, respectivement par les Sumériens et les Egyptiens (*The Genesis of the Alphabet and Its Development in the Second Millenium B.C.* [ÄAT 13, 1988], 1; sur l'opinion révisée de B. Sass sur la datation des exemples les plus anciens du corpus, cf. infra).

Or, tout semble indiquer que cette découverte extraordinaire de l'alphabet, dont notre culture occidentale est l'ultime héritière, n'a pas été l'œuvre d'une prestigieuse équipe d'intellectuels d'une grande cité antique, mais s'origine bien plus modestement, quelque part dans les montagnes arides du Proche-Orient, au sein de groupes de population ouest-sémitiques en contact avec l'Égypte pharaonique. La mise au jour par l'archéologue W. F. Petrie, dans les plateaux montagneux du Sinaï, sur le site des mines de turquoise du Serabit al-Khadim exploitées par les anciens Egyptiens, d'inscriptions sommaires gravées dans le roc, notant une écriture alphabétique ouest-sémitique, a récemment fêté son centenaire (cf. W. F. Petrie, *Researches in Sinai*, London, 1906). Depuis la découverte initiale, d'autres exemples, disséminés de l'Égypte à la Palestine, se sont ajoutés au *corpus* sinaïtique. Plusieurs générations de savants se sont appliquées à la tâche stimulante consistant à déchiffrer et à tenter de comprendre cette poignée d'inscriptions, gravées sur roc ou sur objets. C'est l'illustre philologue Alan Gardiner (*JEA* 3 [1916]: 1–16), qui, le premier, identifia ces graffiti comme des inscriptions usant d'une écriture alphabétique, dont les signes, inspirés des hiéroglyphes égyptiens, notaient par acrophonie des vocables

ouest-sémitiques. A la suite de Gardiner, il faut citer à tout le moins, parmi les philologues qui se sont plongés sur ce dossier difficile, les noms de W. F. Albright, de son disciple F. Cross, ou encore de B. Sass. Le présent ouvrage de Gordon Hamilton, lui-même élève de F. Cross, est le fruit de plus de vingt années de recherches, qui auront amené l'auteur à compléter les résultats d'un Ph.D. obtenu à Harvard en 1985. Des années de «décantation» qui n'auront pas été vaines. En effet, l'orée des années 2000 a connu un spectaculaire rebondissement dans la recherche sur l'origine de l'alphabet, avec l'annonce—très largement relayée par les médias—faite par l'égyptologue Joseph C. Darnell, et concernant la découverte dans les montagnes arides de la dite «Vallée de la Terreur» (Ouadi el-Hôl), dans le désert occidental entre Louxor et Farshout, de deux inscriptions analogues aux graffiti proto-sinaïtiques, rédigées en écriture alphabétique. Des inscriptions que leur découvreur date du début de la XII^e dynastie (nous reviendrons sur ce point ci-dessous). Ainsi, le corpus relativement restreint des inscriptions alphabétiques dites «proto-cananéennes» se voyait compléter par deux textes, qui se trouvent être peut-être parmi les plus anciens, lesquels provenaient non de la périphérie de l'Égypte, mais tout près d'une piste désertique reliant deux régions de la Vallée du Nil. Deux textes qui, comme l'essentiel du corpus d'ailleurs, résistent encore par bien des aspects à la science philologique des chercheurs (voir notamment J. C. Darnell, «Die frühalphabetischen Inschriften im Wadi el-Hôl», in *Der Turmbau zu Babel, Ursprung und Vielfalt von Sprache und Schrift* [Wien, 2003], 3a:165–71).

L'ouvrage de Gordon J. Hamilton poursuit plusieurs buts. Tout d'abord, il s'agit de présenter par plusieurs angles d'approches philologiques «l'histoire» de chaque lettre attestée dans les inscriptions alphabétiques ouest-sémitiques. Hamilton part de l'hypothèse forte soutenant que *tous* les signes alphabétiques «proto-cananéens» («Proto-Canaanite») tirent leur origines graphiques des hiéroglyphes égyptiens. Il s'agit donc d'isoler pour chaque signe un prototype égyptien, puis d'établir la typologie des graphies dans le corpus des inscriptions proto-cananéennes, et de déterminer les valeurs acrophoniques respectivement obtenues. En effet, rappelons le mécanisme qui semble bien avoir présidé à la création de cette écriture: en s'inspirant de la forme de certains hiéroglyphes égyptiens, les «inventeurs de l'alphabet» ont attribués à un choix restreint de signes une valeur phonétique obtenue par acrophonie, à partir de leur langue propre. Par exemple, pour exprimer le son «b» (tiré par acrophonie du lexème *b(êt)* «maison» en sémitique), on utilisa un signe qui s'origine graphiquement dans le signe hiéroglyphique de la maison (phonétisé *pr* en égyptien). Ce jeu entre l'écriture égyptienne (source des signes), et la graphie obtenue par acrophonie à partir d'une langue-source ouest-sémitique, fonde toute l'originalité du système.

Dans le premier chapitre, après avoir précisé sa méthode et défini le vocabulaire propre à sa recherche, Hamilton présente son approche linguistique, laquelle passe par une analyse

paléographique scrupuleuse. En effet, l'auteur s'est livré à une large enquête en paléographie hiéroglyphique, tout spécialement en ce qui concerne le domaine des inscriptions rupestres. Il entend comparer les signes proto-cananéens non pas seulement avec les beaux exemples d'écriture hiéroglyphique monumentale, mais plus particulièrement avec les signes tels qu'ils apparaissent bien plus sommairement gravés dans les inscriptions rupestres, du Moyen au Nouvel Empire. En outre, c'est en prenant également en considération les tracés de la cursive hiératique, qu'il s'agit de procéder. C'est sur cette base solide indispensable, qui fait toute l'originalité du présent ouvrage, que Hamilton construit son analyse.

Le deuxième chapitre procède à une «reconstruction» de l'alphabet «proto-cananéen». Il serait bien trop long ici de discuter dans le détail tout le cheminement qui conduit à Hamilton à proposer les identifications; certaines sont bien établies, d'autres sujettes à discussions, si ce n'est à caution. Je me contenterai de signaler pour mémoire les identifications retenues par l'auteur, en simplifiant schématiquement de la façon suivante : nom de la lettre (traduction du lexème cananéen ayant fourni la valeur acrophonique)/ hiéroglyphe égyptien numéroté selon la Sign-List de Gardiner/nature du hiéroglyphe égyptien. Chaque signe fait l'objet d'une présentation détaillée traitant successivement de l'étude paléographique des premiers développements du signe, de l'antécédent égyptien de la forme proto-cananéenne, du cheminement acrophonique ayant conduit la lettre à recevoir son nom, et des références significatives.

1. *'ālep* (taureau) / F1/ tête de bovin
2. *bêt* (maison) / O1; O2/ plan de maison
3. *gîmel* (bâton de jet) / T14 / bâton de jet
4. *ḥarm* (corde) / V 28 / mèche tressée
5. *dālet* (porte) / O 31 / battant de porte ou dag (poisson) / K1/ poisson (*tilapia nilotica*)
6. *hê* (ah ! ; ha ! ; ici !) / A 28 / homme debout les bras levés
7. *wāw* (massue) / T3/ massue
8. *zayin* (arme) / T 7/ hache
9. *ḥêt* (barrière) / O 42/ clôture
10. *têt* (argile [servant au revêtement des rues] ?) / O 49/ plan de ville

11. *yôd* (main) / D 47 / main (paume vers le haut) ou D 36/ bras
12. *kāp* (paume)/ D 46/ main
13. *šāwt* (??) / M 44 / triangle, pointe, ou épine
14. *lāmed* (instrument, corde) / V1/ corde
15. *mēm* (eau) / N 35/ filet d'eau
16. *dzāl* (ces deux)/ Z 4 / deux traits parallèles obliques
17. *nûn* (serpent) / I 9 / vipère à cornes ou I 10 / cobra
18. *sāmek* (pilier)/ R 11 / pilier djed
19. *ʿayin* (œil) / D 4 / œil
20. *pê* (coin)/ O 38 / angle de mur
- 21 et 22. *sāde*/ (bosquet de papyrus)/ *ḏappā* (roseau de papyrus)/ M 15 et M 16/ touffe de papyrus
23. *qôp* (singe)/ E 32/ babouin
24. *rêš* (tête)/ D1/ tête de profil
25. *šîn* (arc) / J 32 ou T 10 / arc
26. *gain*/ Ø
27. *tāw* (marque) / Z 11/ croix.

Au total, l'auteur présente donc un tableau dans lequel figurent trente-trois signes égyptiens adaptés; les dérivations de vingt-six d'entre eux sont, selon Hamilton, «certainement attestées» dans les inscriptions sinaïtiques; les autres sont plus difficiles à déterminer (op. cit., p. 269, pour le rappel). On constate qu'un seul signe (*gain*), résiste totalement à la quête d'un antécédent égyptien. Pour autant, dans quelle mesure les dérivations graphiques des autres, et même des «vingt-six certainement attestés», sont-elles fermement assurées? C'est là que réside toute la difficulté, qui constitue en même temps le fond du problème : car, il faut le souligner, tout l'édifice repose sur des propositions, que la grande majorité des savants acceptent, mais que d'autres rejettent

néanmoins (comme le rappelle l'auteur, p. 5–6; renvoyons, en dernier lieu, pour la discussion critique, à la contribution récente de O. Goldwasser, «Canaanite Reading Hieroglyphs», *Ägypten und Levante* 16 [2006] : 121–60).

Pour qu'un tel système d'écriture puisse voir le jour, il faut évidemment poser une condition préalable. La thèse demande, pour être étayée, d'admettre l'existence d'un (ou plutôt de plusieurs) inventeur(s), dont la langue véhiculaire serait rattachée au groupe des langues ouest-sémitiques, et qui auraient eu une connaissance suffisante de l'égyptien écrit pour en isoler des signes, puis les réutiliser en oubliant leur valeur égyptienne (pour autant qu'ils en aient eu bonne et pleine intelligence), afin de les doter par acrophonie d'une nouvelle valeur, désormais «alphabétique». Si les Egyptiens ont, d'emblée, un répertoire limité de signes essentiellement utilisés en tant que phonogrammes unilitaires (que les égyptologues nomment parfois «alphabétiques»), ils n'ont jamais, comme on le sait bien, voulu ou pensé simplifier de la sorte leur écriture. On ne sait, à vrai dire, exactement comment tous les éléments de ce répertoire «classique» égyptien d'une trentaine de signes hiéroglyphiques ont acquis leur valeur phonétique, mais il semble bien qu'un procédé de réduction à partir de lexèmes sources ait pu d'emblée être en jeu, du moins dans certains cas. Ce serait plus précisément par acrophonie que la valeur des lettres proto-cananéenne a été obtenue, à la différence prêt (mais qui est de taille), que ce procédé préside à la conception de l'ensemble limité du répertoire «alphabétique» : on ne saura jamais si les «inventeurs» ont pris l'idée de l'acrophonie aux Egyptiens, qui en faisaient un usage limité, ou alors s'ils sont parvenus par eux même à ce procédé. Comme je l'évoquais ci-dessus, il est impossible de discuter ici cas après cas toutes les indentifications retenues par Hamilton. Prenons néanmoins quelques exemples. Tout d'abord, examinons un signe dont le référent idéographique est manifeste. Ainsi le signe de la tête de profil, qui acquiert la valeur *r*, à partir de *rēš*, «tête» (op. cit., p. 221–30). Le modèle égyptien est la tête de profil, le signe D1, qui, comme le montrent les signes bien détaillés, se présente comme une tête masculine vue de profil, portant une courte barbe, et coiffée d'une perruque. Le signe proto-cananéen de la tête de profil montre exceptionnellement une sorte de coiffure courte rappelant le détail spécifique du signe égyptien (Sināi 357, 349, 346b), mais n'atteste jamais distinctement une barbe. Hamilton procède, comme dans chaque cas, en comparant les signes avec des exemples rupestres égyptiens, ce qui l'amène à rapprocher graphiquement le *r* cananéen avec les exemples épigraphiques égyptiens du signe D1 les moins détaillés, notamment ceux de la Première Période Intermédiaire. L'influence graphique spécifique du signe égyptien étant comme nous venons de le voir très restreinte, il s'agit tout au plus d'une influence sur un modèle de dessin de tête devenant par la suite générique. On est en droit, ici comme dans chaque cas, de se demander à quel stade du processus le souvenir du modèle égyptien a pu s'évanouir. Devant l'évidente impossibilité de répondre de façon certaine à cette question,

les critiques les plus retors pourront sans doute toujours objecter que la nécessité du passage par les hiéroglyphes pour déterminer une valeur acrophonique à partir d'un pictogramme générique ne s'impose pas forcément. La quête d'un modèle graphique hiéroglyphique égyptien pour chaque lettre – option soutenue par GD – est inévitablement assez compliquée dans certains cas. En effet, si un certain nombre de signes proto-cananéens laissent relativement facilement deviner leur possible référent, d'autres, très schématiques, n'offrent pratiquement aucun point d'accrochage. Cela amène Hamilton à proposer d'une part des «antécédents égyptiens», et d'autre part des identifications présentées comme «probables», voire «presque certaines». Il faut cependant un certain effort d'imagination—une qualité qui, admettons-le, est nécessaire pour cette enquête!—pour admettre certaines propositions, par exemple dans le cas de la recherche des antécédents du *qôps* : le cheminement qui aurait conduit de la silhouette élégante du babouin (E 32) à la forme globulaire indistincte et horizontale du signe sinaïtique est, à cet égard, révélateur. Pour résoudre ce problème, Hamilton passe par des exemples de dessins de singes tirés des scènes figurées égyptiennes (et non pas seulement de l'écriture qui, du reste, n'utilise que fort parcimonieusement ce signe). Comme l'auteur le reconnaît (214), le *qôps* le mieux préservé des inscriptions sinaïtiques «réduit grandement son probable antécédent graphique égyptien».

À l'issue de ce deuxième chapitre, l'auteur propose (254–68) un tableau comparatif de l'ensemble des signes, soigneusement et clairement présenté.

Le troisième chapitre conduit l'auteur à résumer les conclusions obtenues, à discuter de l'aspect morphologique des acrophonies. Il propose (289), un tableau chronologique, qui situe l'invention de l'alphabet entre 1940 et 1850 av. J.-C., durant la première partie de la XII^e dynastie égyptienne. La meilleure preuve paléographique, qui constitue le *terminus post quem* de l'invention de cet alphabet ouest sémitique, se trouverait être la mixité graphique entre hiéroglyphes et signes hiératiques, constatée dans les inscriptions du début de la XII^e dynastie, notamment dans les inscriptions de Nubie (290), une particularité que le Nouvel Empire n'atteste pas. Ce serait donc dans ce «climat graphique» particulier que l'écriture alphabétique prendrait son origine, en s'inspirant d'emblée d'un système de notation qui tend à la simplification «géométrique» des formes. C'est dans ce cadre qu'il faut situer les deux inscriptions découvertes par J. Darnell au Ouadi el-Hôl que nous évoquions plus haut. Ces deux inscriptions constituent pour Hamilton «(a) new benchmark for establishing the chronology of the early alphabet» (295). Il faut rappeler que, indépendamment des correspondances avec les inscriptions sinaïtiques, les deux inscriptions du désert égyptien ont été datées du début de la XII^e dynastie, parce qu'elles se situent dans une région où les inscriptions de cette période sont majoritaires. En aucun cas ce critère ne peut être une preuve décisive. Quand bien même le Ouadi el-Hôl atteste les inscriptions d'un certain Bébi, chef à la tête d'une

troupe de soldats où l'on rencontre des asiatiques (*jmy-r mš3 n(j) ʿ3mw*, cf. Darnell, op. cit., 170), la datation des deux inscriptions—que l'on déchiffre mais que l'on ne comprend pas—est discutable. Une récente tentative de traduction par S. J. Wimmer et S. Wimmer-Dweikat, *GM* 180 (2001), 107–11, affiche un optimisme déconcertant et une imagination fertile (à la différence de Hamilton, bien plus prudent). Le déchiffrement de ces inscriptions demeure l'objet de discussions (comme l'auteur le rappelle, 324–30). L'identification des signes n'est du reste largement pas assurée : ainsi, faut-il lire «*k*» ce signe ressemblant possiblement au D 28 égyptien (*k3*) comme le pense Hamilton? ou s'agit d'une sorte de *t* (V 13) renversé, selon Darnell (cf. 328–29)? ou encore d'un *š*, selon S. J. Wimmer et S. Wimmer-Dweikat (op.cit.)? On hésitera à se prononcer.

A l'issue de ce chapitre conclusif, Hamilton tente d'établir des corrélations entre ce que nous révèlent les signes en regard de la culture matérielle du groupe les ayant créés et utilisés (311 sq.). Par cette approche, il entend répondre à des interrogations légitimes. En effet, l'identité du groupe social responsable de «l'invention» de cette écriture constitue l'un des problèmes résistants. En son temps, le sémitisant James Février écrivait «(...) *il est peu probable que l'écriture dans laquelle elles (= les inscriptions du Serabit el-Khadim) sont rédigées ait été inventée sur place par les pauvres diables qui peinaient dans les filons, avec leur mauvais pic de pierre, et devaient avoir d'autres soucis. Mais d'où leur venait-elle?*» (J. Février, *Histoire de l'écriture*, 1959, 180). Il demeure toujours difficile de répondre à cette question. Si l'on pensait (jusqu'aux découvertes de Darnell dans le Ouadi el-Hôl), que les mines du Sinaï étaient le lieu d'invention de l'écriture, on était amené à conclure que le milieu d'élaboration de l'écriture devait être celui de fonctionnaires qui accompagnaient les éventuels contingents de mains-d'œuvre venant de la Syro-palestine: en effet, ne voit-on pas figurer un certain Khébéded (inscription Sinaï n° 112, sous Amemenhat III), prince du Réténou gaillardement juché sur son âne? Lequel prince était accompagné par un contingent d'Aâmou, vocable sous lequel les Egyptiens désignaient leurs voisins asiatiques. Ces contingents, encadrés par des Egyptiens (n° 110, n° 120), pourraient être les auteurs des inscriptions en proto-cananéens, inscriptions qui sont essentiellement concentrées dans le même secteur, celui des mines L, (qui en comptent 21) M, N, et K (plus deux à l'entrée de la mine G, et une seule pour la mine A). L'hypothèse d'une élaboration sinaïtique originelle se trouve désormais affaiblie par l'existence des deux inscriptions du Ouadi el-Hôl, pour autant que l'on suive l'analyse et la datation proposée par J.C. Darnell, datation reprise par la suite, mais qui ne repose, on l'a vu, que sur une série de conjectures vraisemblables. L'examen du choix des signes conduit Hamilton à préciser certains aspects sociologiques liés au groupe concerné, en corrélation avec ce que l'on connaît de la culture du *Middle Bronze Age*. On trouve en effet des signes renvoyant aux animaux domestiques, à des parties d'édifices, et à des armes : on lirait là l'importance pour ce groupe social du troupeau, leur circulation dans

des zones urbanisées, et la prééminence des armes. Il est toutefois bien moins probant de lire en filigrane quelque rôle du delta oriental du Nil, en tant que «primary locus for the interchange between Egyptian and West Semitic culture» (316) en se basant sur l'adaptation des signes égyptiens K1 (le *tilapia nilotica*), et M 15 / M16, qui représentent des touffes de papyrus.

Enfin, deux chapitres additionnels ferment cet ouvrage. Le premier (324–404) consiste en un répertoire de toutes les inscriptions proto-cananéennes connues à ce jour, présentées chacune en fac-similé. Les inscriptions sont largement référencées, déchiffrées, et discutées. On remarquera qu'ici, comme dans tout l'ouvrage, Hamilton adopte la très saine prudence consistant à ne pas tenter de «forcer» les inscriptions en se livrant à des tentatives de lectures forcément spéculatives. On se souvient que Gardiner, Sethe, Albright, entre autres, avaient cédé à cette tentation. Hamilton fait d'ailleurs l'économie de rappeler l'histoire des interprétations et des traductions, parfois proposées pour certaine inscription (à la différence de B. Sass, in *Genesis of the Alphabet*, op. cit.) Enfin, un court appendice (406–7) consiste en une brève remarque sur les arrangements des lettres.

Mis à part la délicate question des prototypes égyptiens, une autre question sensible demeure, malgré tout, floue. Il s'agit de la datation des éléments les plus anciens du corpus. Nous avons déjà relevé que la date haute proposée par Darnell pour les inscriptions du Ouadi el-Hôl avait été reprise par Hamilton. Toutefois, il faut relever que B. Sass est récemment revenu sur la question de la «genèse» du corpus, ce qui l'a amené à réviser certaines opinions antérieures. En effet, il propose désormais de dater les anciens exemples non pas dans la fourchette 2000-1300 av. J.-C., mais plus tardivement, entre le 14^e et le 13^e siècle avant notre ère (B. Sass, «The Genesis of the alphabet and its development in the Second Millenium B.C. Twenty years later», *KBN* 2 [2004–5]: 147–66). Plusieurs faits l'ont amené à proposer de redater le corpus dans une période contemporaine du Nouvel Empire égyptien, et non plus de la XII^e dynastie; l'un de ces faits consiste en ce qu'il nomme «the Dab'a absence» (entre -1800 et- 1300 av. J.-C.) : en effet, aucune trace d'écriture proto-cananéenne n'a été découverte dans ces cultures ouest-sémitiques en contact direct avec l'Égypte du delta de la première moitié du 2^e millénaire (dont celle des «Hyksos» à Avaris/Tell el-Dab'a). D'autre part, c'est incontestablement au 13^e siècle av. J.-C. que des inscriptions bien datées sont attestées en Palestine. Le doute est encore accentué par l'absence de toute datation certaine pour le corpus du Sinaï et celui du Ouadi el-Hôl, qui, selon Sass, peuvent aussi bien s'intégrer dans le paysage du Nouvel Empire égyptien (de la XVIII^e à la XIX^e dynastie).

L'ouvrage de Gordon J. Hamilton est certainement appelé à devenir un incontournable pour toute personne s'intéressant aux écritures ouest-sémitiques, en particulier, et à l'histoire de l'écriture, en général. Cet ouvrage, remarquablement clair et très soigneusement présenté, mérite une place de choix dans l'histoire de la recherche sur ce sujet complexe. Un voile recouvre ces inscriptions, que l'on s'ingénie à déchiffrer, mais que l'on ne sait trop comment traduire; l'auteur aura très certainement contribué à éclaircir largement le débat.